

de ceci un exemple, et dans des circonstances qu'elle a désirée bien particulières :

Deux coqs vivaient en paix.

Une poule survint...

En paix ? Point tout à fait, car M. Claude, que la doctoresse Catherine voulait sauver de la tyrannique emprise de M. Radcliff, était assez tourmenté, assez nostalgique lorsqu'elle intervint. La pièce dépeint les divers avatars du pauvre jeune M. Claude que chacun des deux autres voudrait accaparer. Ce piètre objet de convoitise est alors dans une situation si détestable qu'il finit en se trouant la poitrine. Ce qui complique encore toute l'affaire, et n'ai-je point oublié de l'indiquer ? c'est que les rapports des deux hommes sont d'une nature peu naturelle. Littérateurs tous les deux, ils sont ce qui a été le signe spécifique d'une certaine littérature : pédérastes. Mais tout n'est-il pas bien ici, puisque le démoniaque entraîneur du plus jeune proclame, après que celui-ci s'est suicidé, qu'il est responsable de cette fâcheuse circonstance et qu'il en gardera toujours le remords ? Quant à la malencontreuse empêchuse de danser en rond, il est à supposer qu'elle trouvera quelque jour de meilleurs résultats à ses interventions et casera plus heureusement sa personne.

M^{me} Duterme est certainement une très bonne personne, et qui, piquée de toucher à des mœurs qui ont manifesté une vive activité dans certains milieux et depuis pas mal de temps, ne l'a fait qu'avec le souci bien légitime de ne perdre auprès des braves gens rien de la considération qu'elle mérite. Son affaire est tout à fait exemplaire. Le vice obtient le plus mauvais sort, mais c'est toujours là de l'ouvrage sans illumination originale, sans force intérieure. Et pourtant ne serait-ce pas sur cette triste épidémie, engendrée par certains auteurs spécialisés aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*, que pourraient sévir les verges d'une étude et d'une action bien enflammées, ou plus simplement bien perspicaces ? On verrait peut-être que toute la séquelle d'attoucheurs réciproques née de la maladie congénitale de M. André Gide, et de l'importance maniaque qu'il lui a donnée dans sa œuvre, n'ont peut-être bien pour ressort et pour mobile que les vanités diverses que le succès d'un auteur exceptionnel peut faire naître chez tous les ambitieux. Et

Puisque — bien naturellement lorsqu'il s'agit de pédérastes —

— le nom de M Gide est venu à ma plume, il est à remarquer que quelques traits du héros des **Egarés** font songer à lui. Chef d'école littéraire, dégradant volontiers ses amis sous le fallacieux prétexte de les élever, mordant un bon coup et pour toujours ceux qui l'adoptent pour ce qu'il semble être et qui ne pénètrent pas ce qu'il est au fond. Prodiguant ses caresses pour l'agrément de voir défaillir peu à peu leur objet.

En peut-il être autrement chez un inverti à l'intelligence si sensible qu'est André Gide, chez un esprit àprement analyste et sondeur affligé d'une tare spécifique de la sorte ? Comment veut-on que cela évolue, sinon en entraînant dans son orbe des esprits inférieurs destinés à la soumission, et chez qui de vains et violents sursauts de libération n'ont jamais fait que signaler davantage la pénible dépendance. C'est nous la bailler belle, de la part du bon apôtre, d'encourager de la voix ses gens à se séparer de lui, à trouver leur propre raison d'être ! En fait, après bien des tourments, c'est vers le marasme qu'il les exhorte, et pour en bien rire dans son secret.

Je n'ai guère médité sur la pédérastie. Aujourd'hui, elle est certainement plus répandue et moins discréditée qu'au temps de ma jeunesse. L'effacement progressif de la discrétion et de la grâce chez les femmes, la peinture insensée de leurs faces, où, dès lors, une grimerie qui touche parfois jusqu'au maquillage des clowns efface tout attrait personnel, toute particularité ravissante qui pouvait inciter l'homme au songe d'aimer, et tant d'autres maladrances de leurs mœurs et de leur équipage, tout cela, vraisemblablement, a contribué à la diffusion de la pédérastie, alors que la littérature, le snobisme, venaient de la réhabiliter.

Schopenhauer y voit une sorte de prévoyance de la nature, ses adeptes étant généralement des sujets trop jeunes ou trop vieux pour être aptes à une bonne procréation. Explication insuffisante et qui ressemble un peu à cette proposition d'un aimable écrivain romantique, à savoir que le melon aurait été disposé extérieurement par le Créateur de manière que, exactement découparable par tranches, il puisse plus aisément être mangé en famille. Explication insuffisante, dirai-je, puisque les invertis se recrutent évidemment aussi parmi des sujets qui pourraient sans doute faire de bons reproducteurs.

Entre les anciens et les modernes, il me semble y avoir une

différence assez notable. Les invertis d'aujourd'hui sont, d'ordinaire, des spécialisés, des homo-sexuels. Les anciens, pervers mais plus encore qu'invertis, pratiquaient le cumul. Et, en définitive, ils donnaient la préférence à la femme. Leurs poètes érotiques ont célébré leurs maîtresses, qui n'étaient pourtant que des courtisanes, beaucoup plus que leurs mignons — esclaves ou affranchis.

De plus, entre les Grecs et les Romains on peut noter — et je crois qu'on l'a déjà fait — une forte nuance. Chez les Romains, c'était affaire purement sensuelle. Chez les Grecs, du moins parmi ceux qui nous ont laissé des traces, c'était plus compliqué. Rapports du maître (philosophe, rhéteur, etc.) avec son disciple ; l'intellectualité et la sentimentalité jouent leur rôle, peut-être le premier rôle. Leurs éphèbes étaient d'une catégorie plus relevée que ceux des Romains.

André Gide est actuellement le type même de l'aristocrate intellectuel inverti. On l'a vu expliquer ses mœurs en en situant les mobiles dans un commerce supérieur des esprits, dans l'exercice d'une haute religion morale. Mais lorsque André Gide traite directement de sa personne, il apporte dans sa dialectique un visible souci de justification. Et c'est là sa très grande faiblesse, car il y consacre des artifices où, sur-le-champ, il se trompe lui-même. Il vaut mieux se souvenir, pour y voir un peu clair dans son cas, que, ses premières pratiques dans le contre-sens, il les essayait tout jeune sous la table avec le fils de sa concierge, et qu'un jour, sous l'effet d'une crise impérieuse, il planta cruellement ses dents à la blanche épaule d'une jeune cousine. Enfin, tant de traits physiologiques spontanés qui dénotent, chez le singulier tempérament de ce génial auteur, une prédilection pour les plus simples, les plus vulgaires contacts masculins. D'autre part, envers le sexe, il se montre d'une férocité subtile, pénétrante, pressante jusqu'aux larmes et jusqu'à la défaillance de ses objets. Sur tout cela il a cherché, et trouvé, assure-t-il, une sérénité assurée. Tout est incroyable chez ce dramatique esprit.

§

Chaque année, les amis de Mallarmé font une manière de pèlerinage à sa tombe à Samois, en Seine-et-Marne. D'abord, on

différence assez notable. Les invertis d'aujourd'hui sont, d'ordinaire, des spécialisés, des homo-sexuels. Les anciens, pervertis plus encore qu'invertis, pratiquaient le cumul. Et, en définitive, ils donnaient la préférence à la femme. Leurs poètes érotiques ont célébré leurs maîtresses, qui n'étaient pourtant que des courtisanes, beaucoup plus que leurs mignons — esclaves ou affranchis.

De plus, entre les Grecs et les Romains on peut noter — et je crois qu'on l'a déjà fait — une forte nuance. Chez les Romains, c'était affaire purement sensuelle. Chez les Grecs, du moins parmi ceux qui nous ont laissé des traces, c'était plus compliqué. Rapports du maître (philosophe, rhéteur, etc.) avec son disciple ; l'intellectualité et la sentimentalité jouent leur rôle, peut-être le premier rôle. Leurs éphèbes étaient d'une catégorie plus relevée que ceux des Romains.

André Gide est actuellement le type même de l'aristocrate intellectuel inverti. On l'a vu expliquer ses mœurs en en situant les mobiles dans un commerce supérieur des esprits, dans l'exercice d'une haute religion morale. Mais lorsque André Gide traite directement de sa personne, il apporte dans sa dialectique un visible souci de justification. Et c'est là sa très grande faiblesse, car il y consacre des artifices où, sur-le-champ, il se trompe lui-même. Il vaut mieux se souvenir, pour y voir un peu clair dans son cas, que, ses premières pratiques dans le contresens, il les essayait tout jeune sous la table avec le fils de sa concierge, et qu'un jour, sous l'effet d'une crise impérieuse, il planta cruellement ses dents à la blanche épaule d'une jeune cousine. Enfin, tant de traits physiologiques spontanés qui dénotent, chez le singulier tempérament de ce génial auteur, une prédilection pour les plus simples, les plus vulgaires contacts masculins. D'autre part, envers le sexe, il se montre d'une férocité subtile, pénétrante, pressante jusqu'aux larmes et jusqu'à la défaillance de ses objets. Sur tout cela il a cherché, et trouvé, assure-t-il, une sérénité assurée. Tout est incroyable chez ce dramatique esprit.

§

Chaque année, les amis de Mallarmé font une manière de pèlerinage à sa tombe à Samois, en Seine-et-Marne. D'abord, on